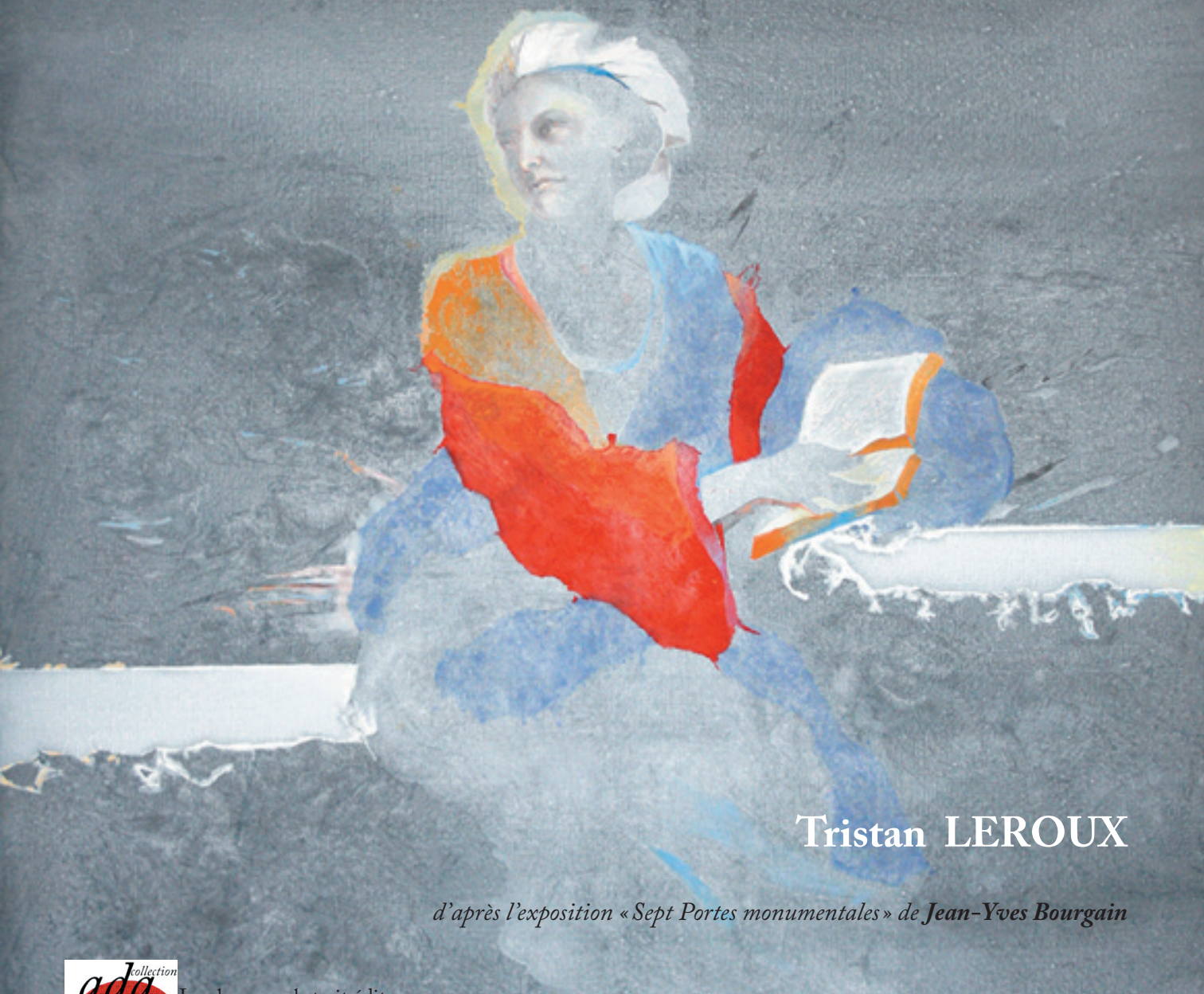


AU CŒUR DE LA CRÉATION

Poésie et image



Tristan LEROUX

d'après l'exposition «Sept Portes monumentales» de Jean-Yves Bourgain

Les tableaux sont de **Jean-Yves Bourgain**
Les sculptures insérées sont de **Véronique Sabatier**

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France

www.lechasseurabstrait.com

info@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-223-7

EAN: 9782355542237

ISSN *collection ada*: 2103-4370

Dépôt Légal: novembre 2011

Copyrights:

© 2011 Le chasseur abstrait éditeur
© 2011 Jean-Yves Bourgain pour les tableaux

Tristan LEROUX
AU CŒUR DE LA CRÉATION
Poésie et image

d'après l'exposition «Sept Portes monumentales» de Jean-Yves Bourgain

Tristan LEROUX

AU CŒUR DE LA CRÉATION
Poésie et image

ada^{collection}

Le chasseur abstrait éditeur

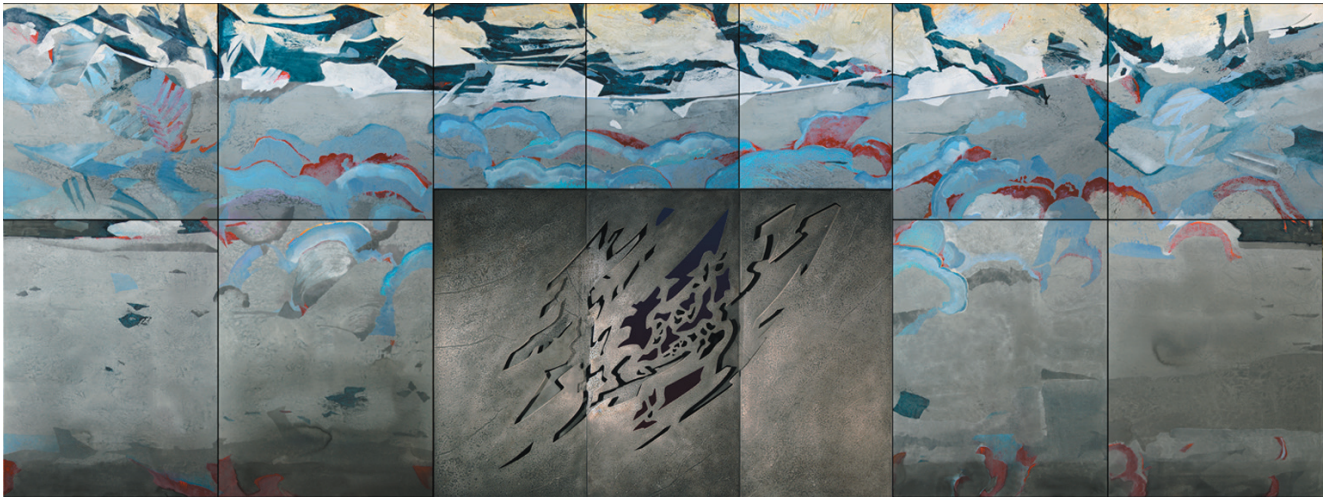
à Pascale et Jean-Yves

IMAGE



Porte d'Or

huile sur toiles de 3,40m X 3,80m – sculpture insérée en cuivre façonné et traité aux acides de 2m X 1m



[...]

La Porte d'Acier

huile sur toiles de 3,40 m X 8,60 m – sculpture intégrée en 3 tôles d'acier au centre, découpées au laser, doublées, traitées à l'acide et en polychromie.

POÉSIE

Novembre était pluvieux. Le torrent tumultueux de mes pensées portait l'esquif de mon être, qui voguait vaille que vaille, se maintenait à flots d'embarquées en bondissements intempestifs. Devant moi s'étendait la feuille blanche d'un paysage incréé : j'essayais d'écrire de la poésie. C'était un champ de neige aussi bien, que nulle créature vivante n'avait encore foulé. Des images défilaient dans ma tête sans que je réussisse à en arrêter une assez longtemps pour en jouer. J'entendais la pluie fluer dans les gouttières, et ma feuille demeurait vierge. Le premier vers – celui qui enclenche le processus de création – restait insaisissable.

La poésie, c'est ce qui me relie à mes frères humains, moi qui suis homme du vent, au monde un peu absent. La poésie, c'est une passerelle entre eux et moi, que l'on emprunte au rythme des rimes, des assonances et des allitérations. Et cette passerelle se peut transformer en nef, en palais, au gré d'un poème qui s'élance et résonne ; les strophes s'empilent et gravissent le ciel, traversent les mers, les océans. Sur le champ de neige, apparaissent des empreintes ; le poète n'avance pas masqué. Il marche en cadence avec ses vers. Ses pas dessinent un paysage de cent chemins qui vont vers toi. Il bat les mots comme le croupier les cartes, les distribue. C'est sa façon à lui d'être toujours dans la ronde.

Donc j'étais esseulé devant ce champ de neige où se perdaient mes regards. À l'orée du monde comme il va, je ne pouvais faire entendre ma voix comme à l'accoutumée. Je ne hélais personne, hélas ! Il me fallait des mots étincelants pour attirer l'attention ; qu'agencés en des situations inédites, ceux-ci exprimassent des idées profondes et belles. Ne pas écrire, c'était être seul au monde, définitivement. Alors, l'inattendu vint à mon secours. Le peintre Jean-Yves Bourgain me demandait des poèmes pour une série de sept peintures qui allaient former l'exposition « Sept Portes monumentales ». Véronique Sabatier, sculpteur, était aussi de la partie. Pour moi, une porte s'ouvrait. À l'écart du flot ininterrompu d'images que le monde moderne nous inflige, sept œuvres picturales précieuses allaient s'offrir à mes yeux, à mon esprit. J'avais déjà œuvré poétiquement sur des photographies, sur quelques peintures de Van Gogh également, la *Nuit étoilée* entre autres, mais il s'agissait là de le faire face à de la peinture abstraite, et c'était pour moi une première. La pluie avait cessé. Mon cœur battait. Je me sentais vivant. Les images des peintures, des sculptures voyageaient sur la Toile pour venir jusqu'à moi. Une telle suite vertigineuse de uns et de zéros traduisant en numérique les couleurs et les formes, et le poids du métal, cela tenait vraiment du miracle. Un miracle que mon esprit peinait à se représenter.

Dans la bibliothèque, je cherchai et trouvai mon Verlaine illustré par Seurat, le feuilletai lentement. De toute évidence, le texte précédait là les dessins. Le poème était précurseur, démarche inverse donc de celle qui m'était proposée ; mais cette relecture ne fut pas sans enseignements. Ainsi Seurat avait-il choisi le fusain pour s'exprimer, et celui-ci donnait aux dessins une tonalité triste, qui s'accordait bien avec les poèmes. Les mots de Verlaine engendraient comme un vieux film en noir et blanc aux images rayées. L'œil de Seurat était parfois sélectif, isolant un détail pour le représenter ; parfois il englobait une strophe entière, où était exposé un paysage. Certains dessins, moins figuratifs, fusionnaient avec le texte dans mon esprit, et il devenait alors difficile de dire lequel était à l'origine de l'autre. Peut-être était-ce là le secret d'une telle union, que le lecteur n'arrivât point à trancher cette question de la source. Texte et image, dans un dialogue constant, se pénètrent et s'enrichissent mutuellement ; par cette fusion, ils génèrent d'autres images dans l'esprit du lecteur –des images secondaires–, un mouvement entamé par le dessin s'y poursuit, et c'est ainsi que l'image bascule dans l'univers du cinématographe, un cinéma personnel.

« Le bruit des cabarets, la fange des trottoirs,
Les platanes déchus s'effeuillant dans l'air noir... »

Les yeux mi-clos, je voyais Verlaine enveloppant Seurat d'un bon bras posé sur l'épaule. Ils sortent d'un estaminet où ils ont bu de l'absinthe parmi les ouvriers, les ronds-de-cuir. Ils en cherchent un autre, qui soit plus accueillant et tout. Le long des rues, ils vont bras dessus, bras dessous, et les bruits qu'ils font en marchant résonnent sur les murs suintants. Je pouvais entendre leurs éclats de voix qui faisaient saillie sur la rumeur sourde de la ville. Ils s'esclaffaient, nos deux amis ; puis ils entonnèrent une chanson à boire.

Dehors, la même pluie recommençait à tomber. Le vent faisait quelque part battre un volet, qui rythmait un peu la monotone grisaille. L'air noir de Verlaine, le ciel lourd de Seurat et mon ciel parisien mêlaient leurs eaux. L'alexandrin pesait sur la nuque des deux artistes comme il semblait peser sur celles des passants que j'observais alors depuis ma fenêtre. Étrange glissement ! Là, Seurat avait dessiné Verlaine – ce front dégarni, cette barbe fournie, c'est bien lui ! – attablé devant une soupe et une bouteille de vin ; ce qu'il faut à un homme pour ne pas dépérir, le soir venu. Paul est seul à sa table, penché sur son écuelle, et tout est sombre autour de lui. Georges a pris un peu de recul afin de croquer son ami. J'entends le brouhaha des conversations. Les fourchettes font tinter le verre des assiettes. J'entends des noceurs gueuler leurs commandes à tue-tête.

« Les ouvriers allant au club, tout en fumant
Leur brûle-gueule au nez des agents de police... »

Notez le rythme ternaire (4/4/4) du premier vers, que l'on appelle aussi « trimètre romantique ». Ces ouvriers-là viendront bientôt s'installer autour de Verlaine, auquel devrait plutôt plaire leur impertinence.

Je feuilletai encore, m'arrêtai sur un dessin. Là, quelqu'un se tenait debout sur une berge. Était-ce un homme ou un arbre esseulé ? Il y avait des barques et des mâts dans la brume, et le ciel s'enfonçait profondément dans les flots, où tremblaient leurs reflets mauves un peu. Ce doit être un dimanche. C'est l'heure où les familles sont attablées pour le repas dominical ; c'est l'heure où la solitude pèse davantage. C'est un voyageur de passage. Personne ne l'attend. Avec lenteur, il se penche sur l'onde. Il a pour seul ami cet autre lui-même, qui ondule en pénétrant l'eau grise. Un oiseau s'envole à tire-d'aile.

« Combien, ô voyageur, ce paysage blême
Te mira blême toi-même,
Et que tristes pleuraient dans les hautes feuillées
Tes espérances noyées ! »

Ô magie de l'alexandrin auquel le vers court fait écho brièvement ! Implacablement !

Ce visage blême me regardait, moi, voyageur de la nuit ; mais toujours pétri d'espérances très vives. L'oiseau qui s'envole en atteste, il y a quelque part un pays de soleil. Là où Verlaine est sans espoir, Seurat veut encore y croire et nous le fait savoir. C'est bien d'un dialogue qu'il s'agit.

Je pensais avec Jünger « que chaque regard profond et avide posé sur les images est comme un sacrifice que nous offrons, et que la réponse qui nous est faite est à la mesure de notre offrande ». Un regard chargé de cœur et d'esprit. Ce n'est pas donné une telle puissance pour le plus flamboyant de nos cinq sens, cela se travaille. C'est lesté d'un tel poids que je voulais poser le mien sur les Portes monumentales. En retour, je recevrais de chacune d'elles un poème ; et l'entreprise se présentait sous les auspices de l'oiseau. Enfin, il me plaisait de le penser.

Je refermai le livre. C'était à moi de jouer maintenant, à moi de dialoguer avec les Portes.

La Porte d'Or était un grand tableau de 3,40m x 3,80m à sculpture insérée en cuivre façonné et traité aux acides de 2m x 1m.

La peinture me parlait, je l'écoutais. Autant que je la regardais, j'étais regardé par elle. Je l'avais pénétrée, elle m'environnait. Des couleurs, des formes fondaient sur moi, m'évitant au dernier moment. Ce qui me sembla être une île apparaissait en forme de couronne sombre au-dessus de la porte dorée ; une île avec une côte très découpée et rocheuse, pareille à celle que l'on peut voir à Cadaquès, en Espagne.

Souvent, j'avais été heureux dans les îles, aux Antilles ou bien dans les Cyclades. Une île, c'est avant tout un port. Un port, c'est une porte sur la surface bleue de la mer ; le moyen de rompre le siège des flots qui viennent inlassablement battre la côte. Le port offre un abri aux voiliers vulnérables quand le vent a forcé ; des quais où décharger les marchandises, où débarquer et embarquer des passagers.

Je t'entendais chanter, toi, mon ami : « Embarque ! » La guitare martelait, le saxophone ténor se faufilait dans un sillage. Le port, c'est la continuité du monde ; les prémices de l'ailleurs. On y entend des langues que l'on ne connaît pas, et les denrées ont des odeurs étranges. L'activité y est souvent débordante. Pour les îles les plus éloignées, l'arrivée du bateau régulier est un événement auquel assiste toute la population, qui se réunit et festoie à cette occasion. Le port, c'est le lieu de tous les commerces, licites ou illicites. Il y a là « des marins qui chantent » ; des désœuvrés qui traînent, à l'affût d'une bonne affaire, et des marchands qui leur proposent, sous le manteau, du haschisch, des perles fausses ou de la vanille.

Dans un café du bout des quais, il y a des femmes qui sourient ; il en est d'autres qui pleurent, à l'aube ou bien au crépuscule, sur le môle.

Comme cette île d'ébène et d'acajou qui m'était apparue – et ces anses et golfes qui déployaient leur cursive écriture à l'ouest et à l'est de la porte dorée –, me vint le premier vers :

On dit qu'une île est le bonheur.

[...]

Sept Portes Monumentales

Exposition au Fond d'Art Moderne et Contemporain de Montluçon - janvier 2011

Jean-Yves Bourgain, *peintre*
Véronique Sabatier, *sculpteur*
Tristan Leroux, *poète*
Scénographie Galerie Pierre

Un parcours dialogué entre peinture, sculpture, poésie à travers sept Portes monumentales...

« Tout art est le support du rêve. De porte en porte, chacun choisit son cheminement. Des poèmes, aussi élaborés et construits que les œuvres qui les ont inspirés, accompagnent en sourdine la démarche des deux plasticiens. Ils indiquent ce qu'a été, pour un regard, la résonance de ces œuvres, ouvertes à tous les autres regards qui les découvriront. »

P. Bourgain

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

info@lechasseurabstrait.com

imprimé en France par:

Le chasseur abstrait

achevé d'imprimer novembre 2011

ISBN: 978-2-35554-133-9

EAN: 9782355541339

ISSN *collection ada*: 2103-4370

Dépôt Légal: novembre 2011



Prix : 20€
www.lechasseurabstrait.com

Image de couverture : © 2011 Jean-Yves Bourgain
La Sybille de Cumes - *huile sur toile* - détail